

FEUILLETON DU "SAMEDI" 1er JUILLET 1899 (1).

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII — LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



— En effet, à environ une trentaine de pas de lui, un homme était immobile devant la grille.

« Ce secret que tu me demandais vainement et dont je n'osais pas te faire l'aveu... ce secret qui cependant à chaque minute, à chaque seconde, était prêt de jaillir de mes lèvres... ce secret, André, c'est que moi aussi je t'aime !

« — Renée !

« — C'est que depuis longtemps... longtemps... je ne vis plus qu'avec cet amour que rien ne pourrait m'arracher du cœur !... c'est que depuis longtemps... longtemps... c'est ta pensée... rien que ta pensée qui emplit toute mon âme !...

« — Renée !

« — Oh ! oui, je t'aime !... Oh ! oui, je t'aime ! s'écria-t-elle. Oh ! maintenant je n'ai plus peur de te l'avouer... je ne rougis plus de te le dire !... Oui, André, je t'aime !

« — Redis-le !... Répète-le encore !

« — Oui, je t'aime !... je t'aime !... Oh ! je ne me lasserai pas de te le dire : Je t'aime !

« André venait de lui mettre un long baiser au front, et longtemps ils demeurèrent silencieux et tout pâles, si troublés et si émus qu'ils ne pouvaient parler.

« Enfin, la voix de plus en plus sourde, et comme dans un souffle :

« — Oh ! quelle joie, quel bonheur tu me donnes ! reprit-elle tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Oh ! cette minute-là, cette minute qui vous donne une telle ivresse, comment pourrait-on l'oublier... comment pourrait-on un jour en perdre le souvenir ?

« Mais laisse-moi maintenant tout te dire, ajouta-t-elle, laisse-moi maintenant tout t'apprendre...

« ..Oui, parle !... parle ! s'écria-t-il. Oui, dis-moi toutes tes pensées...

« — Et tous mes chagrins !

« — Renée !

« — Et toutes mes souffrances !

« — Renée !... Renée !

« — Car c'est vrai, reprit-elle plus lentement, il y a bien longtemps que je t'aime... bien longtemps que j'avais senti qu'il me serait impossible de vivre sans toi...

« Et toi qui ne voyais rien... Et toi qui ne comprenais rien !

« Oh ! je ne te fais pas de reproche... je ne t'en veux pas... mais j'ai bien souvent pleuré quand je te voyais passer près de moi si calme et si indifférent...

« — Renée !

« — Il y avait des moments où je souffrais tant... des moments où j'étais prise d'un tel désespoir en me disant que mon amour n'était qu'un rêve insensé... qu'un rêve impossible qui jamais ne se réaliserait, que j'aurais voulu te fuir, ne plus te revoir !

« Mais cela était au-dessus de mon courage, au-dessus de mes forces !...

« Mais je ne pouvais passer un seul jour sans courir au château de Chaverny... c'est-à-dire sans courir vers toi !

« Et je me souviens encore comme le cœur me battait à mesure que j'approchais du château...

« Et je me souviens encore quelle immense émotion s'emparait de moi quand j'en franchissais la grille...

« Pauvre Blanche que j'aimais tant aussi !... Pauvre Blanche dont pas un seul jour le souvenir ne m'a quittée, ce n'était pourtant pas elle que je cherchais la première !...

« Non, non... Mais c'était toi... mais je ne pensais qu'à toi !...

« Et de plus en plus émue à chaque pas que je faisais, je me vois encore, longeant très lentement les longues allées à travers lesquelles je te cherchais... je me vois encore, m'arrêtant parfois et prêtant l'oreille pour voir si je n'entendrais pas ta voix... je me vois enfin suivant de préférence les chemins où j'espérais te rencontrer.

« Et dès qu'enfin je te voyais... dès qu'enfin tu m'apparaissais, comme je me sentais trembler !... comme je me sentais rougir !

« Mon émotion était même si profonde, mon trouble était même si grand, qu'il y avait des moments où j'avais comme le vertige... des moments où, tandis que ta mère ou ta sœur me parlait, je ne savais plus ce que je disais, je ne savais plus ce que je répondais.

« Et quelle joie quand le hasard faisait que nous étions seuls... seuls pendant quelques instants seulement !

« Et quelle joie surtout, quelle joie qui me donnait du bonheur pour tout un jour, quand parfois tu m'offrais ton bras pour une promenade dans le parc !...

« Comment, dans ces moments-là, n'as-tu rien compris, c'est ce que je me demande !

« Oui, comment mes tressaillements, mes silences, ma voix qui ne pouvait te répondre sans trembler, le trouble subit qui parfois m'envahissait... oui, comment tout cela ne t'a-t-il rien dit ?... Comment tout cela ne t'a-t-il pas crié vingt fois, cent fois : « Renée t'aime !... Renée t'aime éperdument ! »

« Et comme il allait l'interrompre :

« — Non, non, fit-elle vivement, laisse-moi continuer... laisse-moi tout te dire, car je veux que tu saches tout...

« Puis, après une courte pause :

« — Ce que je viens de te raconter, reprit-elle, se passait pendant vos jours heureux... pendant les jours où le château de Chaverny était si gai, si joyeux...

« Une ombre venait de couvrir le front d'André.

« — Puis le malheur s'abattit sur vous... le deuil entra dans votre maison... et alors plus je te vis malheureux, plus je sentis grandir mon amour pour toi... plus je sentis le besoin de me rapprocher de toi...

« Tu dois t'en souvenir : c'est surtout depuis que vous étiez seuls, Blanche et toi, que je venais plus souvent encore au château ?

« — Oui ! oui ! fit-il la voix sourde.

« — Et je vous voyais si tristes tous les deux, que je ne pouvais m'empêcher de pleurer avec vous. Tu t'en souviens aussi ?

« — Oui, Renée, répondit-il avec émotion. Et bien souvent je t'ai bénie du fond du cœur pour les consolations que tu nous donnes, pour l'espoir que tu nous apportais...

« — Et c'est alors surtout que j'aurais voulu que tu me comprennes !... Et c'est alors surtout que j'aurais voulu que tu lises dans mon cœur !...

« Aussi combien de fois n'ai-je pas été tenté de te dire :

« — André, je t'aime !... André, je serais heureuse de me dévouer pour toi ! »

« Mais le pouvais-je ?

« Et puis, qui sait si, ce dévouement, tu l'aurais accepté ?

« Et alors c'était chaque jour un plus grand, un plus profond chagrin qui me gagnait ; c'était chaque jour une plus grande épou-

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Femmes Malades et Faibles, employez les Tablettes Royales Rollens